

Citation: Anonym [Jean Rousset de Missy / Nicolas de Guedeville] (Ed.): "N°. IV.", in: *Le Censeur ou Caractères des Mœurs de la Haye*, Vol.1\004 (1715 [1714]), pp. 25-32, edited in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Ed.): *The "Spectators" in the international context*. Digital Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4007

N°. IV.

Le Lundi 2. d'Avril 1714.

QUI ignore l'Art de dissimuler, ignore l'Art de régner, disoit un savant Politique. Ne pourroit-on pas dire que cette maxime est autant celle des Femmes que des Rois ? En éfêt, sont-elles seulement hypocrites dans les choses de la Religion, & une Prude ne peut-elle pas passer pour une hypocrite en Amour. En proie à deux Passions bien différentes, l'Orgueil & le Plaisir, leur foiblesse naturelle les mèt dans une certaine impossibilité de résister ; & l'impétuosité de leurs desirs leur fait trouver tous les moïens de se satisfaire. Elles font servir l'Orgueil aux Plaisirs, & les Plaisirs à l'Orgueil, comme tour à tour.

Leur Orgueil n'a point d'objèt plus charmant que ce qu'elles nomment *Honneur* ; leur pente au Plaisir n'a point d'ennemi plus déclaré que cet *Honneur*. Une Femme habile, telles que sont celles de notre Siècle, fait acorder des élémens si contraires à la faveur d'une adroite *Dissimulation* : ceci prouvé démontrera assez que l'*Honneur*, dont la plûpart des Femmes font tant de bruit, n'est qu'un *Fauxhonneur*, que leur Vertu aparente n'est qu'une retenue étudiée, & que cet extérieur de conduite n'est que l'éfêt de l'*Orgueil*, qui, plus il est grand, mieux il enseigne à dissimuler.

Argire, grande & bien faite, n'a rien d'aimable qu'un certain air qui n'a rien d'embarassé. Cès manières aisées marquent souvent plus de Vertu & font plus de Conquêtes que cès airs affectez, qui pour toutes choses au monde, ne sortiroient pas de certaines règles prescrites par un certain cérémoniel, qui n'est propre qu'à afoiblir mille hûreux avantages qu'on a reçû du Ciel. Argire, élevée sous les yeux d'une Mère, qui, joint à tous les agrémens de son Sexe, tous les caractères d'une vraie probité, a appris à connoître son monde avant d'être en âge d'en être connu. Introduire peu à peu dans les Sociétez, elle y a fait briller cette grandeur naturelle, simple, & indépendante d'une mauvaise imitation. C'est ainsi qu'elle s'est fait des Amies & des Adorateurs. Argire est aujourd'hui de tous les Cercles ; là, sans donner son cœur, dit-elle, & sans vouloir en enchaîner, elle se livre à un plaisir honnête & conserve sa liberté.

Dans tout ceci il paroît qu'il n'y a rien qu'Argire ne tienne ou de la Nature, ou de l'Education. Abus ; Argire ne jouë un rôle si bien ménagé, que parce que c'est celui qui convient le mieux à ses passions. Mais en reste-t-elle là ? C'étoit beaucoup, & en même tems peu pour elle, de s'être aqoise l'estime des Personnes du premier Rang ; il lui falloit des gens capables de répandre par tout ses Louanges, & de défendre avec constance sa Réputation au cas que quelque accident échapé à sa précaution la mit en danger. Ainsi les bienfaits d'Argire se répandent sur le tiers & le quart ; semblable à un grand Empereur, elle croit avoir perdu un jour qui n'est pas marqué par quelque bienfait. La Veuve, l'Orfelin, chacun trouve un Azile assuré, une Protectrice affable chez la débonnaire Argire.

Joignons à un si beau caractère, une Piété dont toutes les aparences sont dignes d'admiration. Vous n'entrez pas dans la chambre d'Argire que vous n'y voïez une Bible du plus grand *in folio* ouverte sur la table & chargée de quelque demi-douzaine de Livres de Controverse : On la voit à l'Eglise aussi régulièrement qu'aux Assemblées, & rarement ne va-t-elle à celles-ci qu'au sortir de la Prédication : son Carosse est toujours en place pour recevoir le Prédicateur descendant de Chaire & le reconduire chez lui. Tout cela n'a point peu contribué à rendre la pieuse Argire la Brebis chérie du Pasteur.

Telle est Argire dans toutes ses occupations ; disons mieux, telle est la conduite extérieure d'Argire, car si l'intérieur s'accordoit avec ce beau dehors, Argire seroit, je ne dis pas la plus acomplie de son Cercle ; c'est trop peu, ce seroit cette Femmes qu'un Auteur moderne a assuré qu'on ne trouveroit jamais. Tirons donc ce Rideau ! Que deviendront ces manières si voisines de la Vertu ? Ne se changeront-elles point en libertinage dans le Tête-à-

tête ? C'est à la faveur de cet air libre qu'Argire permèt tout au beau Philandre ; & la réputation de Vertu qu'elle s'est faite suffit, à son avis, pour la, mettre à l'abri du *qu'en-dira-t-on*.

Ainsi on admèt sans scrupule Philandre à la Toilette & *Falère* au petit-coucher : c'est lui qui est l'Ami du cœur, c'est lui qui ramène Argire à son Palais tous les jours à trois ou quatre heures du matin, au sortir d'une séance de *Bassete*, où Argire a perdu l'argent dont elle auroit dû païer trente Marchands aux dépens desquels elle étale le Velours, l'Or, & les Pierreries dans cès nombreuses Assemblées nocturnes.

C'est ainsi qu'Argire soûtient en même tems, avec adresse, deux Caractères bien oposez, celui de Vertueuse & celui de Coquète & de Jouëuse. Une longue étude l'a rompuë dans l'un & dans l'autre ; mais comme celle qui a plusieurs Galans croit n'être que Coquète, Argire qui n'en a que deux, trouveroit fort injuste qu'on la fit passer pour telle.

Argire, l'expérience ne vous persuade-t-elle pas de fûir la Peste ? La Corruption de l'Esprit est une peste bien plus dangereuse & plus mortelle que l'intempérie de l'air que nous respirons ; celle-ci est la mort de l'animal entant qu'animal, & l'autre est la mort de l'homme entant qu'homme.

Autre réflexion : chaque chose est faite pour quelque action ; le Soleil pour éclairer, & les autres Etres de même. Et vous Argire, pourquoi êtes-vous née ? Est-ce pour vivre dans la volupté ? Est-ce pour ocuper toutes vos pensées à jouër & Dieu & les Hommes ? Est-ce pour jéter dans votre conscience des semences de remords cuisans, qui la bouréleront, lors que les horreurs de la vieillesse auront pris la place de cès petits agrémens qui servent si bien à votre dissimulation ? Jugez vous-même si le sens commun le souffre. Voilà les réflexions que j'ai à vous offrir, pourroient-elles vous porter à conformer votre intérieur à votre extérieur ?

Changeons de sujet. L'amour du changement est, dit-on, un *vice François*. Il y a bien des *François* en ce sens. Le sujet que je vais traiter roule sur ce qui fait le plus grand des changemens ; cependant, on trouve peu de *François*, aussi bien que d'autres, pour qui il ait des agrémens ; en un mot, c'est de la *Mort* dont je veux parler.

Il n'y a point d'objet à la vûë duquel l'homme fasse mieux voir combien il a peu de raison, tout raisonnable qu'il s'intitule. C'est, sans doute l'expérience qui a fait dire à un grand Homme, qu'on ne régarde fixement ni le *Soleil*, ni la *Mort* ; car je n'en vois pas d'autres raisons. Il y a parmi les Hommes deux sortes de Personnes, les uns sont persuadez, avec raison, de l'Immortalité de leur Ame ; les autres, peut-être, plus raisonneurs que les premiers, mais avec moins de solidité, s'imaginent que tout leur individu périt avec leur dernier soufle. Voila deux sentimens bien contraires ; cependant, ceux qui les adoptent, conviennent en ce qu'ils craignent également la *Mort*. Mais, qu'est-ce que la *Mort* pour les premiers ? Un simple changement d'état. Pour les seconds, c'est la fin de tous les maux. Y a-t-il là à craindre, ni pour les uns ni pour les autres ?

Peut-être, répondra-t-on pour celui qui est persuadé de l'Immortalité, qu'il craint moins la *Mort* que ses suites. Excuse toute pure ! Il n'y a point d'endroit où l'on porte moins la vûë qu'au delà du Tombeau. On tremble à la seule pensée de la *Mort* & de la *Mort* seule, on ne réfléchit pas qu'il est aussi naturel de mourir que d'être jeune ou vieux, que de croître, d'avoir des dents, des cheveux, & de fournir à toutes les fonctions de la Nature.

Si la jeune Olimpe faisoit attention à cette vérité, la véroit-on si alarmée au seul nom de *Petite-vérole* ? Auroit-elle un si grand soin d'éviter non seulement les maisons, mais même les ruës où elle sait que ce mal, si contraire à son repos, se fait sentir.

Olimpe, vous êtes pieuse. La Religion dont vous faites profession vous enseigne qu'il y a une *Providence*, dont les Décrets sont immuables : vous en êtes persuadée, dites-vous, Olimpe ; mais permétez-moi de ne vous pas croire, que je ne voïe votre conduite conforme à vos sentimens.

Ce *Turc*, dont le seul nom vous fait horreur, belle Olimpe, me convaincra plutôt de la foi qu'il a à son *Alcoran*, que vous de celle que vous dites avoir à votre *Evangile*, quand je le vérai, ne craignant ni le fer, ni le feu, aller planter vingt Gabions sur les Palissades de *Bude*, & qu'étonné de son intrépidité, il me dira que *son heure est marquée* ; je le croirai, Olimpe, ses actions m'auront certifié ses sentimens. Qu'il y a de foibles *Olimpes* dans notre Séxe, aussi bien que dans le sien !

A la Haye,

Chez Henri Scheurleer, sur le

Cingel, près de la Cour, à l'Enseigne d'ERASME. 1714.